

9

Paris n° 24, février 1947

ANDRÉ GIDE EN AFRIQUE DU NORD



QUÉLQUES mois avant le débarquement allié en Afrique du Nord, l'auteur des « Nourritures terrestres » était venu se reposer en Tunisie. On sait que cette terre et ces ciels furent toujours chers à son cœur depuis les temps déjà lointains où il avait su y retrouver la santé et la joie de vivre. André Gide quittait le Midi de la France, où la sottise hargneuse des légionnaires du Maréchal l'avait contraint au silence une des rares fois où il s'était décidé à parler en public. On se souvient du ridicule et pénible incident qui empêcha d'avoir lieu la conférence sur le poète Henri Michaux. C'était le temps où, du côté des « bien pensants », il était entendu que les véritables responsables de notre défaite, c'étaient les écrivains et les artistes, à défaut des militaires et des politiciens, innocents dès lors qu'ils s'étaient rangés sous la houlette du Maréchal. Venir en Tunisie pour y mener une existence retirée et discrète, c'était quêter un peu de soleil, non seulement le soleil qui réchauffe les os, mais aussi celui qui réchauffe les cœurs. André Gide laissait en France, pour un temps qu'il espérait assez court, des proches et des amis très chers. Il en retrouvait d'autres moins illustres, mais non moins chers, à Tunis.

Habitant provisoire du royaume de S. A. le Bey, l'illustre écrivain se partageait entre Tunis et Sidi-Bou-Saïd, ravissante petite ville de style entièrement arabe située sur la côte de Carthage. Sidi-Bou-Saïd, dans un tout autre climat, ne pouvait guère se comparer, pour son charme, qu'à Honfleur, cité élue des pirates et des écrivains, comme on sait. Tunis, d'autre part, en dehors de son quartier européen français et sicilien, a conservé intact tout le prestige de sa ville arabe, la Médina, dont on retrouverait l'équivalent au Maroc, mais non en Algérie, malgré la splendeur des décors naturels. Les habitants du T. G. M., le petit train électrique qui conduit de Tunis dans la banlieue de Carthage, connaissent bien la haute silhouette du vieil homme, drapé dans sa cape traditionnelle, mais la plupart ne savent, naturellement, qui il était. On le voyait, le plus souvent, non seulement dans le train, mais sous les ficus de l'avenue Jules-Ferry, un livre à la main. On sait que ce grand auteur fut toujours un grand lecteur. Lorsqu'il était assis dans le train et qu'on se hasardait à lire par-dessus son épaule le titre de l'ouvrage qu'il lisait, on s'apercevait le plus souvent qu'il s'agissait d'un ouvrage de la littérature classique française ou internationale. Les fonctionnaires du « Souk El Atta-

rine », la bibliothèque nationale de la Régence, située en pleine ville arabe, parmi les boutiques des parfumeurs, auraient pu certifier, par la nature des ouvrages qu'il empruntait, qu'il lisait aussi bien en grec ou en latin qu'en français, en allemand ou en anglais.

En dehors de la société de quelques amis, parmi lesquels se trouvaient ses hôtes, André Gide vivait assez retiré. Il avait naturellement décliné l'offre de faire des conférences, après la fâcheuse expérience qu'il venait de subir. Il se montrait pourtant humainement bienveillant à l'égard des jeunes admirateurs, qui n'hésitaient pas, parfois, à l'aborder dans la rue. Il avait même consenti à parler de Jarry (si nos souvenirs sont exacts) en petit comité privé, devant quelques jeunes étudiants de la classe de première supérieure du lycée Carnot, qui ne s'étaient pas résignés à laisser échapper une aussi précieuse rencontre. Les israélites, alors persécutés par la rigueur des lois raciales, qui sévissaient en Tunisie comme en France, étaient assurés de sa sympathie. Peu soucieux de parler lui-même en public, on le voyait cependant assister aux conférences ou aux représentations théâtrales données par la Société d'Amateurs de l'« Essor » (la première représentation de « Robert ou l'intérêt général » eut lieu à Tunis, l'an dernier, par les soins de cette société). Jaloux de sa tranquillité, le vieil écrivain n'aimait guère cependant qu'on lui présentât des personnes nouvelles, et la seule société qu'il recherchait vraiment était celle des joueurs d'échecs. « L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palémède », comme disait autrefois l'abbé Delille, était son délassement favori. Un poète, un mathématicien et un peintre étaient ses partenaires habituels au jeu d'échecs à Tunis ou à Sidi-Bou-Said.

A Sidi-Bou-Said, devant le merveilleux décor du golfe de Carthage, André Gide, dans l'intervalle de ses lectures, poursuivait la rédaction des pages de *Journal*, dont *L'Arche* nous a donné la primeur et dont une partie a déjà été réunie en volume chez Charlot. C'est là aussi, à l'ombre des palmiers, des aloès et des figuiers de Barbarie, que fut composée la traduction de *Hamlet* et fut rédigée cette sorte de mise au point des pensées d'André Gide sur le problème des rapports de l'Homme et de Dieu, que l'on retrouvera dans les dernières pages de *Attendu que*. Cette nature merveilleuse n'empêchait pas l'auteur des *Nouritures* d'opposer le Dieu qui parle au cœur humain à celui qui ne serait que l'expression des forces naturelles. Nature merveilleuse, mais combien humanisée, celle du golfe qui fut témoin de tant de civilisations tour à tour écroulées et renaissantes.

* *

Cette quiétude ensolée fut troublée par l'annonce du départ de Gide pour l'Algérie et au Maroc, suivie de près par l'éruption

des forces germano-italiennes en Tunisie. La première alerte sonnait, et les premiers incendies allumèrent sur l'aéroport d'El-Aouina déjà occupé par les forces de l'Axe, lorsque André Gide allait écouter une conférence sur « Les Contes de fées », conférence qui ne pût avoir lieu ce jour-là, l'orateur se trouvant arrêté sur la colline de Montfleury par les agents de la défense passive. Le ciel nocturne, désormais étoilé par les bombes, avait cessé de se montrer clément. Les autorités vichystes de la Régence, s'intéressant soudain à l'illustre écrivain qu'elles avaient jusqu'alors ignoré, lui offrirent d'être rapatrié par avion, comme beaucoup d'autres Français qui étaient censés témoigner par ce départ leur « fidélité » au Maréchal. André Gide déclina pourtant cette invitation, assurant que, lorsqu'il avait entrepris la lecture d'un livre, il aimait le poursuivre jusqu'à la dernière ligne. C'étaient en effet des pages d'histoire qui allaient tourner, et ces six mois, délai qu'on avait pensé d'abord se réduire à deux semaines, furent ceux d'une espérance entrecoupée d'angoisses et de fausses joies, en attendant la vraie. Les Français de Tunisie ne pouvaient avoir de doutes sur la victoire finale, mais il s'agissait pour chacun de savoir si le sort permettrait de tenir jusqu'au bout, et l'on se demandait aussi ce que feraient les Allemands à l'heure du départ. Dès lors, c'en était fini des navettes entre Tunis et Sidi-Bou-Saïd. Les bombes pleuvaient régulièrement non seulement sur le port et l'aéroport, mais sur la ville, au hasard des lancers, qui ne pouvaient être toujours bien calculés. Elles tombèrent si près de la demeure d'André Gide, près de la place de l'école Israélite, qu'il n'y eût bientôt plus de vitres à la fenêtre de sa chambre. L'auteur du *Journal* conservait cependant un calme attentif et continuait des parties d'échecs. Il relisait aussi les contes du folklore germanique recueillies par les frères Grimm et partageait avec les amis qui venaient le voir une maigre provision de tabac. Lorsqu'il sortait, dans l'intervalle des alertes (il y en avait environ trois par jour), il s'inquiétait de la hausse du prix des denrées et particulièrement de celle des agrumes.

* *

Un beau jour, André Gide fut surpris par une nouvelle assez inattendue : on lui faisait savoir, de source officielle, que des Allemands haut placés « l'invitaient à déjeuner ». Voici ce qui s'était passé en fait : au cours d'une perquisition effectuée chez des amis français, la Gestapo, stimulée par le P. P. F., avait mis la main sur une copie du *Journal* de 1942, alors en cours de dactylographie. Ces messieurs avaient pu lire des appréciations sur la politique de « collaboration » qui, selon leur propre expression, les chagrinaient fort.

Comment un homme tel que M. André Gide, titulaire de la plus haute distinction allemande conférée à un écrivain étranger (la médaille de Goethe) pouvait-il s'abaisser à penser d'une manière aussi vulgaire, ravalier son opinion au niveau de celle du « Français moyen », auditeur de la radio de Londres ? On voulait, à tout le moins, lui demander des explications. « L'invitation à déjeuner » n'était qu'une forme polie de celle qui consiste à prier les personnes moins illustres de bien vouloir « se mettre à table ».

Une sorte de conseil de guerre amical fut réuni. L'invitation à déjeuner fut, bien entendu, déclinée sous un prétexte de santé, mais il fallait aussi prévenir la suite : le départ forcé en France ou bien Dieu sait où. Grâce aux bons soins d'une organisation « ad hoc », l'auteur des *Nourritures* fut mis en sécurité dans un lieu où plusieurs personnalités politiques de la Régence, dont la notoriété avait rendu l'éclipse désirable, avaient déjà trouvé refuge. C'est là qu'il passa les derniers temps de l'occupation, cloîtré en compagnie de socialistes, de communistes et de syndicalistes.

La libération permit de le retrouver, heureux comme un enfant, participant à la joie populaire dans les rues de Tunis. Il devait, presque aussitôt, rejoindre Alger, où l'appelaient d'autres amis et ceux de Tunis qui s'y étaient déjà rendus après l'arrivée des Alliés. Mais, avant son départ, le poste de Radio-Tunis obtint un court message dans lequel André Gide se bornait à souhaiter que les Français ayant commencé à recouvrer leur liberté « sachant la mériter ». Dans les couloirs de Radio-Tunis, l'auteur d'*Isabelle* fit la rencontre d'un aumônier de l'armée du général Le Laminat, qui se présenta à lui en ces termes : « X..., jésuite, un de vos lecteurs et admirateurs. » Mais le bon père botté et casqué, saisi aussitôt d'un scrupule théologique, s'empressa d'ajouter, avec la réserve de rigueur dans son ordre : « Admirateur... pas de tout cependant. »

A Alger, une autre aventure, que celle qu'André Gide avait connue en Tunisie du fait de la Gestapo, l'attendait encore à propos du *Journal*. Il venait de publier, dans la revue *L'Arche*, les pages de 1940 consacrées à la défaite ou à l'armistice. André Gide n'a pas l'habitude de farder rétrospectivement sa pensée. Les pages du *Journal* de 1940 contenaient une adhésion sans réserve à la déclaration radiodiffusée par le général de Gaulle, le 18 juin, et notamment la formule : « Comment ne pas être d'accord avec lui ? » Mais on pouvait y rencontrer également des passages qui montraient qu'André Gide, comme tant d'autres Français, avait été troublé par certains des accents du maréchal Pétain, dont les intentions n'appa-

raissaient pas alors clairement. Il eût été facile de supprimer ces paragraphes, puisque l'ensemble était encore inédit, mais un tel procédé n'était pas dans la manière de l'auteur du *Journal*, soucieux de rester fidèle à lui-même à travers ses incertitudes mêmes.

Il avait compté cependant sans ceux qui n'avaient ni oublié, ni pardonné le Retour d'U. R. S. S. Un choix de citations habilement tronquées fut l'occasion d'un procès public, porté jusqu'à la tribune de l'Assemblée consultative. Là, un délégué de la Corse, animé par un sombre esprit de vendetta, n'hésita pas à réclamer l'arrestation et l'emprisonnement immédiat du « collaborateur vichyste », la mise au pilori des exemplaires de la revue qui avait osé publier sa prose et la distribution de son stock de papier aux journaux mieux pensants. Il faut dire que le bouillant interpellateur fut assez vertement remis en place par M. Henri Bonnet, alors commissaire à l'Information, et n'obtint aucun autre soutien que celui de ses amis politiques. Pour remettre à sa vraie place cet incident, il faut se souvenir que c'était aussi le temps où, dans la presse française d'Alger, *Le Silence de la Mer*, de Vercoors, se trouvait dénoncé par Ilya Ehrenbourg comme un factum de la propagande allemande. Par la suite, André Gide fut encore « invité à déjeuner », non plus par les Allemands cependant, mais par le général de Gaulle, et, cette fois, ne déclina pas l'invitation.

C'est à Alger que fut composé *Thésée*, dont une maison d'édition américaine eut la primeur, mais que nous connaissons maintenant en France. André Gide resta encore quelque temps en Afrique du Nord après la libération de Paris. L'auteur des *Nourritures* n'avait pas suffisamment d'acointances avec les bureaux pour s'assurer un prompt retour par avion, comme tant d'indispensables dactylos qui suivaient leur patron.

Dans l'intervalle de son attente, il put faire un court séjour au Maroc où il retrouva Henri Bosco et quelques autres. On sait que, après son retour en France, André Gide est encore allé passer un hiver en Égypte, témoignant ainsi sa fidélité à la terre d'Afrique et son amitié au monde musulman.

Nous avons hésité avant de publier ces lignes, parallèles à celles du *Journal* d'André Gide, dont la publication se poursuit actuellement. Tant de légendes malveillantes ont couru, cependant, après la libération de la France sur l'attitude d'André Gide en Afrique du Nord qu'un témoignage direct n'était peut-être pas absolument inutile.

Jacques GALLAND.

